

Bleu Porcelaine

Note d'intention

Ils sont là, les invisibles qui souffrent en silence. Ils sont là, les oubliés qui s'enferment, les désespérés qui se cachent, les travailleurs qui s'écroulent. Ils sont dans les maisons, dans les chambres, dans les lits. Ils sont dans le noir ou sous une lumière artificielle. Seuls. Silencieux. Mais présents. Des paysages plein la tête, des idées sombres plein le cœur.

Dans ce recueil, leurs voix résonnent.

Ils crient.

Ils pleurent.

Ils meurent.

Ils renaissent.

Ils sont là.

On voyait chaque soir, par la fenêtre ouverte, la même tasse de porcelaine bleue crachoter de petits ronds de fumée. Ils tournaient un moment au-dessus de la table d'érable avant de glisser au dehors. Alors, ils se figeaient dans la nuit froide, entourant les étoiles et observant le monde, puis, furtivement, comme s'ils n'avaient jamais représenté quoique ce soit, se dispersaient sans plus rien dessiner.

I - Vase d'oubli

*Il y aura toujours dans la vie des ciels de jour
Et des ciels de nuit
Qui pleurent et qui brillent
Aussi.*

Chandelle de vie

Regarde ces chandelles qui
longent le chemin de ma vie.
Elles clignotent dans leur ciel
noir et chantent dans ma nuit :

« Danse fantôme, danse sans
Savoir où danser ! Vas-y danse,
Danse encore, sans chercher ce
Cœur blanc que l'on t'a fait valser. »

J'ai cru voir dans leur ciel l'ombre d'un feu plus chaud. J'ai cru voir dans leur voile ce bateau en bois d'paradis. Mais elles ne sont que Chandelles, et moi... je ne suis que vie d' survie ! L'errance qui chancelle, la souffrance perdue dans son esprit de sel. Sans vent, sans vague, je suis l'errante dérivante, je suis la souffrante aux mains de corail. Il ne me faut qu'un soleil pour saisir mes rêves.

Je vis à l'ombre...

Comment continuer ? J'ai perdu ma lumière sur l'île des cimetières.
Comment ramer aux cotés de chandelles qui s'aiment à me tromper ?

Donne-moi un visage.
Vite !

Dessine-le-moi s'il le faut.
Vas-y !

Demande au Petit Prince si tu le souhaites.
Je t'en prie !

Poésie.
Invente-moi.

Sans néant. Sans chandelle...
Invente-moi dans ton propre ciel,
je renonce à la vie.

A celle que j'ai laissée

Y-a-t-il des fées dans ta vie ? Y-aura-t-il des cœurs dans ta nuit ? Et puis des fleurs sur ta pierre ? Et puis des rires, et puis des larmes dans l'ombre de cette terre qui t'aura vu grandir et partir ? Y-aura-t-il de la musique là-bas ? Tu sais... en bas, tout en bas ! Dans les nuages boueux de cette boîte paradis qu'ils appelleront ton cercueil et que j'aurais surnommé mon deuil.

Tu ne peux pas vivre sans musique !

Tu ne peux pas dormir sans musique !

Comment pourrais-tu mourir sans les tambours de ces cœurs qui ont chanté pour toi ? Sans les pipeaux des oiseaux de printemps qui ont carillonné à la porte de tes oreilles ? Sans la chaleur d'un grattement de guitare ? Sans le mystique des symphonies de la pluie ?

Tu auras toujours besoin de ces murmures, tu sais. Ces murmures de la vie, tout chaud et tout froid, tout fringant et tout malade. Ceux de la lune humaine et ceux du soleil libre. Comment feras-tu s'ils disparaissent avec toi ? S'il n'y a plus d'échos de rien dans ton corps tout vide ? Comment as-tu fais quand je n'étais plus là ? Comment as-tu vécu ? Comment as-tu disparu ? Qui a été là pour pleurer ton souvenir ? Pour embrasser le corps de ta mémoire ? Pour te raconter encore et encore ? A ne plus se taire ! A s'en étrangler ! Qui a été là pour te faire vivre une seconde fois ? A n'en plus sortir ! A n'en plus exister !

J'avais peur de ne plus pouvoir te protéger.

Tu sais, j'avais peur de te blesser en partant en premier.

Pourtant

Pourtant

Il existe des blessures, des griffes, des plaies, des cassures qui peuvent ronger le cœur jusqu'à le dévorer. Il existe des rêves brisés, des cauchemars, des soupirs, des pensées qui peuvent noyer l'être tout entier.

Je ne sais pas s'il y eût des fées dans ta vie. Je ne sais pas s'il y aura des cœurs dans ta nuit et puis des fleurs sur ta pierre. Je ne sais pas où tu es et si tu es encore.

Pourtant

Pourtant

Même dans l'obscurité du silence, même dans le noir et même dans l'absence, la harpe fragile que fut ma vie fébrile continue de pincer bien après moi cet amour que j'ai laissé en toi.

L'entends-tu ?

De rouge et de noir

Le hérisson titube dans la nuit, sur l'herbe noire, tout près du grand arbre sombre. Le hérisson zigzague, camouflé dans ce grand parc fané, dans cette triste jungle calcinée. Là ! Dans cette crevasse crevassée d'ombres, crevées d'éclats vert d'ébène. Là ! Dans ce monde croulant de regards en fuite... et de cris percés et de pluie plainte et de fougères en sang et de crimes caprices. Là ! Dans ce monde qui n'est monde que parce que je suis née. Là ! Dans ce monde que je nomme mon cœur brouté, le hérisson avance.

Cadence, cadence, le hérisson avance

Prudence, prudence, Hérisson peut piquer

Dans le ciel, il n'y a pas de lune. Bien-sûr, dans mon ciel, pas de lune, pas d'étoiles ! Mais des âmes souffrantes. Ciel est fiévreux ! Pauvre Ciel, le hérisson se faufile...

Faux fil, faux fil, il ne sait pas tisser

Faux fil, Hérisson n'est pas araignée

En face, le grand arbre noir. Noir, le grand arbre ! Lui, il n'a pas brûlé. Non, bien-sûr que non. Lui, il a pourri... Pourri ! Pourri, le grand arbre ! Rongé par la haine. Et les tourments. Et la haine de la haine. Et puis la tristesse d'être tourmenté. Maintenant, le hérisson est là. Il est là, il est là, le hérisson ! Rouge. Tout rouge. Il est rouge le hérisson.

Rouge couché de soleil, rouge coupé

Rouge éveil, Hérisson est rouillé

Le hérisson titube dans la nuit, sur l'herbe noire, rouge. Le grand arbre noir l'appelle amour. Amour, amour ! L'amour qui sauve, l'amour phénix, l'amour arrosé, celui venu inonder le cœur ; le cœur ! Pourtant, Hérisson n'est pas, non, il n'est pas... Hérisson n'est pas arrosoir ! Hérisson est mirage fantôme, Hérisson est retard, Hérisson est absence. L'absence rouge, la lune coulante qui n'est pas lune, qui est croix sang. La lune coulante mal lunée d'un cœur qui vacille sans chandelle.

Sans chandelle, sans chandelle, le cœur

Mon cœur danse-chandelle avec son hérisson

Son hérisson rouge dans le noir noirci.

Mort de tempête

Parfois, je me demande comment serait le monde si je disparaissais du jour au lendemain, si, soudainement, je cessais d'exister ; hop, un claquement de doigt, un corps qui tombe, pas encore froid. Et le silence. Le silence avant les cris et les larmes quelques jours après. D'ailleurs, pourquoi des cris et pourquoi des larmes ? N'a-t-on pas la liberté de choisir le jour de sa mort ?

Parfois, je me demande combien de temps mes proches seraient tristes si je me suicidais. Une heure, un jour, un an ? Toute une vie ? Comment réagiraient-ils ? Lorsque je leur pose la question, ils ne me répondent pas, ils changent de sujet. Une fois, quelqu'un m'a dit quelque chose qui sous-entendait presque « T'es folle, arrête de te demander ça ». Ils ne veulent pas en parler. Ils ne veulent pas imaginer. Du malaise ? De la peur ? Peut-être. De la pitié ? Sans doute.

Au fond, je sais très bien que ma mort ne changerait rien à leur vie. Ils ne veulent pas se l'avouer. Ce serait inhumain que de parvenir à se l'avouer. Mais c'est un fait. Je le devine. Je le sens. Eux, ne sont pas prisonniers de la tristesse, elle ne vit pas dans leur cœur ; elle vient leur rendre visite de temps à autre, tout simplement. Ils peuvent la mettre à la porte, ils peuvent la dépasser, ils peuvent l'oublier.

Pas moi.

Et toute une vie de tristesse, oui, toute une vie de tristesse, c'est étouffant. Je ne peux pas vraiment respirer. Ça m'est impossible.

Mais si je meurs, là, immédiatement, je sais qu'ils seront tristes un temps. Un temps seulement. Ça ne changera rien à leur quotidien, une tempête n'est pas éternelle, les vagues se calment toujours. Ils ont la chance d'être leur propre flamme. Moi, je suis la flamme des autres.

Je m'éteins avec eux.

Comment faire autrement ? Comment vivre en étant marionnette ?

Je cherche une flamme déjà morte.

Silence.

Il n'y a que la mer qui sache me répondre.

Insomnies

J'ai traversé les nuits à en oublier le jour. Je me suis perdue dans un monde crevé par un silence vautour. J'ai cousu mes paupières, j'ai avalé ma voix, j'ai gommé mon nom, j'ai renié la lumière.

Je désespère !

J'ai renversé ma vie, je crois. Regarde, je marche sur son plafond de verre. Je vois les vivants dormir à travers, je cogne la paroi, je mime le sommeil, je dessine des nuages de soleils. J'y ai même peint un ciel de sourires, mais la lune me garde.

Ses étoiles jouent avec mon esprit. Elles le gonflent, l'étirent et l'enfilent. Elles l'emmêlent, le coupent puis le déguisent.

L'éparpillent !

J'ai ramé sur des rivières incertaines. J'ai navigué sur des mers de peine. Les courants noirs de l'insomnie m'entraînent lorsque j'essaie de repêcher tous ces petits morceaux de moi semés par les astres.

Désastre !

Dans ce cauchemar nocturne, je croise parfois des mirages d'oiseaux aux plumes de miroirs. Leur promesse de liberté se dessèche en touchant la dune de mes yeux déserts.

Feux follets...

Quel mensonge ! A ne plus pouvoir rêver, ma flamme s'éteint. Le marchand s'est noyé sur la plage de mon sablier. J'attends sans attendre, je flotte sans même plus dériver.

Je sais

Que quand il fera jour, je dormirai.

II - Mots tassés

*Je vais boire la mer entière et cracher un tsunami qui effacera les frontières.
Je vais avaler le vent et faire de ma vie une tempête qui écrira le nouvel univers.
Je vais me gonfler de courage et affronter les ombres qui me rattachent à notre terre.
Je ne veux plus jamais me sentir prisonnière !*

Mourir...

J'ai toujours su que je ne savais pas écrire mais je me sens obligée de le faire quand même.

Je n'aime pas ça.

Je ne vénère pas ça.

Mais je dois écrire. C'est plus fort que moi. Si je n'écris pas, je meurs.

Je meurs.

Il y a trop de douleur dans mon cœur. Quand j'écris, je le mutile, ce cœur, je le fais saigner. Les mots coulent, les phrases suintent, les sentiments prennent vie. Je n'existe pas.

Je vis dans ce qui est déjà mort.

Je vis dans ce qui n'est pas corps.

Regarde, ton écriture est brouillonne et toute simple. Pourtant, tu arrives quand même à créer quelque chose. Tu sais insuffler la vie dans ce qui ne vit pas. Tu sais donner un corps à ce qui n'en a pas. Ta plume a un souffle, alors continue de respirer ; je ne veux pas que tu manques d'air, moi. J'aime tellement ce que tu fais.

Respire, respire, s'il te plaît.

Respire et fais-moi rêver !

La mer d'encre qui t'a noyé est trop belle pour ne plus exister.

Mourir encore

Je n'ai pas envie d'écrire. Etrange, n'est-ce pas ? Mais je m'y attendais, je m'y étais préparée. Je savais, au fond, tout au fond de moi, là, dans cette plaie, bien après le cœur, derrière, dans ce lieu sombre que l'on ne nomme pas, que mes mots s'enfuiraient. J'en étais convaincue. Je rêvais de faire comme Rimbaud, de m'évader, de m'échapper très loin, de goûter au monde, de l'avaler entier et d'écrire de tout mon soûl.

Je savais que mes heures étaient comptées.

Aujourd'hui, je suis vide, j'ai trop tardé. Je n'ai presque rien écrit et je n'écrirai plus jamais rien.

C'est fini.

J'ai une nouvelle fois échoué. Mon âme n'a plus de couleurs. Je devrais mourir. Je n'ai pas tenu la plus importante des promesses : la promesse que l'on se fait à soi-même. Je me suis trahie.

Immonde, Immonde !

Immonde personne que celle que je suis. Je pue l'amer à plein nez. Mon ombre a le goût des regrets. Horreur que mon nom ! Horreur que mon être ! Quelle tristesse qu'une existence plus éteinte que n'importe quelle nuit. Je n'avais qu'une plume pour l'éclairer mais Pierrot me l'a volée.

Elle vole,

Loin

Elle vole

Très loin

L'inspiration.

Souffrir...

Personne ne comprend que la tristesse est la plus puissante des souffrances. Elle te ronge de l'intérieur, elle te démolit petit à petit, invisible. Elle est là, omniprésente, dans ton cœur, dans ton corps, dans tes os et dans les petits morceaux de ton âme. Elle est là, qui hurle en courant dans tes veines. Elle reste là, à danser et à te cracher son poison. La tristesse n'est pas une arme. La tristesse ne tue pas, elle dévore, elle broie et elle engloutit.

Je n'ai plus de forces.

Si j'étais un personnage de jeux vidéo, je dirais que je n'ai plus de vies.

Game Over.

Ma tête me fait mal, mon corps me fait mal. Tout devient douleur. Je suis noyée. Et seule. On meurt toujours seul. On se noie toujours seul. Dans ma souffrance, il n'y a personne.

Personne.

Au bout d'un moment, les autres oublient. Ils oublient ta tristesse, ils oublient ton mal-être. Ils n'imaginent pas que tes douleurs sont réelles, qu'elles affaiblissent ton corps, qu'elles le rendent fragile.

Ils sous-estiment la tristesse.

On la sous-estime toujours. Au bout d'un moment, les autres oublient. Ils se disent que c'est passé, que ce n'était qu'une phase, qu'il existe des problèmes bien plus concrets.

Mais j'ai mal.

Chaque seconde j'ai mal. J'ai l'impression d'être électrocutée à chacune de mes respirations, d'être mutilée à chacun de mes pas, d'être brûlée vive à chacun de mes mots et de mes faux sourires.

J'ai mal.

Je n'en peux plus, de ne pas dormir. Je n'en peux plus de vomir. Je n'en peux plus de voir le matin arriver et la nuit tomber.

Je n'en peux plus de vivre dans ma prison de corps et dans ma prison de silence.

Je le dis souvent aux autres, pourtant, que je n'en peux plus. Je le hurle, presque. Mais ils ne comprennent pas, les autres. Ils ne comprennent pas.

Ils n'imaginent pas ce que ça fait que de vivre dans un corps qui fait mal depuis de nombreuses années. Ils n'imaginent pas ce que ça fait que de vivre avec un esprit malade. Je suis triste mais, aux yeux du monde, la tristesse n'est pas sérieuse. Elle est caprice.

Mon problème n'est pas un problème.

Enfermé

Seul. Dans un monde qui s'effondre. Seul. Dans ce monde qui t'étouffe. Seul ! Là, dans cette ville qui t'avale. Seul ! Là, enfermé entre ces quatre murs blancs. Ces quatre murs... qui te rendent malade. Et ça tourne et ça tourne. Tout tourne dans ta tête. Et ça tourne et ça tourne. J'ai mal. J'ai mal. Je crève de tristesse. J'ai mal. J'ai mal ! Je ne veux plus vivre dans...

cette ville sordide

et bourge

et qui m'agresse

et qui me blesse

et qui fait naître dans

mon cœur

cette longue fleur de douleur.

Sans Âme

L'envie d'écrire.

Brûlante.

Insoutenable.

L'envie d'écrire.

Désespérée.

Obstinée.

L'envie d'écrire, mais pas les mots, pas la force, pas la voix, pas le souffle.

Je n'y arrive plus.

J'ai perdu mon âme.

Tout est tellement vide dans mon cœur, tout est tellement endormi. Plus rien ne l'anime. Il est tout pâle et tout malade.

Comme mon visage.

Comme ma plume.

J'ai l'envie d'écrire, cette envie qui te ronge de l'intérieur, qui te bousille et qui t'engloutit. J'ai l'envie d'écrire mais pas les sentiments et les phrases qui l'accompagnent. Tout est mort chez moi. Tout. J'ai besoin de vivre, de respirer, de me sentir plus libre et moins prisonnière du temps pour écrire encore. Je suis souffrante de la vie et je suis souffrante de ne pas écrire. Je veux me retrouver... Sans la vie, je suis morte. Sans l'écriture, je suis morte.

Sans l'écriture, je ne suis pas moi-même. Je ne peux pas vivre.

Je veux vivre.

Pour écrire.

Ecrire.

Parce que c'est tout doux et parce que c'est tout triste, d'écrire. Parce que c'est tout violent et parce que c'est tout fragile, d'écrire.

Comme moi.

Je suis une petite flamme d'encre qui se noie dans un océan de vie, la lumière d'ombre perdue dans l'ombre de lumière.

Je veux briller à ma manière.

Immobile

Misérable !

Ton corps ne bouge plus. Il craque depuis deux mois, étendu sur ton lit recouvert de poussière. Tes muscles sont un cimetière : rigides, gris, tous usés de ne rien faire. Tes yeux sont amnésiques. Ils ont oublié l'éclat d'un nuage de lumière, ils ont effacé de leur cœur toute la musique d'un rayon de soleil... Et les merveilles. Les merveilles bleues d'un ciel balayé, les merveilles vertes des premiers bourgeons, des premières feuilles, brillantes, gonflées de toute cette vie que dégagent les passants en courant dans la ville. Ta langue sèche, tes lèvres gercées renoncent. Elles croient que tu ne les feras plus fonctionner. Ta voix s'est cassée. Elle n'a même plus le courage de faire couler un éclat de mot. Si elle le pouvait encore, elle crierait pour te réveiller : « Misérable ! Misérable ! »

Tu te sens misérable !

Le misérable qui abandonne son corps avant que lui-même n'abandonne. Le misérable qui s'abandonne. Ton téléphone ? Eteint. Tes fenêtres ? Clouées. Ton esprit ? Débranché. La vie passe sans toi et tu penses à la vie. Tu te sais dépassé. Tu as l'âme rouillée de ceux qui ont décidé d'abandonner. Tu t'es enroulé dans un linceul de couverture, t'aurais même creusé ta tombe sur le planché si tu n'avais pas été trop fatigué. T'es tout seul. Avec tes murs. Avec tes meubles. T'es tout seul avec ton silence de mort et ta peine immortelle. T'as plus de conscience. T'as plus de confiance. T'es plus rien. T'as l'impression d'être moins que rien, le sentiment de t'être changé en pantin. Misérable ! Tu te sens misérable !

Tu deviens misérable !

Toi ? Tu te détestes. Les autres ? Tu les détestes. Le monde ? Tu le détestes. La vie ? Tu la détestes. La mort ? Tu la détestes. Plus de rêves, plus d'envies, plus d'avis. Tu rejettes, tu délaisses. Les secondes deviennent des années, ta vie devient un passé. Au fond, tu n'es même plus sûr d'avoir un jour existé. La soif t'a quitté, la faim t'a quitté, le sommeil t'a quitté : t'es qu'un divorcé. Un divorcé de tout, un déserté. Tu sais qu'à ce rythme la mort va finir par t'embrasser. Elle s'est sans doute déjà glissée dans ta chambre, dans tes draps. Regarde, elle danse sur le bout de tes doigts. Ecoute, elle hurle sans s'arrêter : « Trop tard ! Trop tard ! Tu deviens misérable ! »

Tu mourras misérable !

Tu mourras, bien-sûr. Un jour. Peut-être demain. Peut-être dans cinquante ans. Misérable ou respectable, heureux ou malheureux. Tu mourras. Tu mourras parce que la mort te touche déjà, parce qu'elle te dévore des yeux, parce qu'elle respire ton oxygène. Tu mourras dans cette pièce ou dans une autre, à l'intérieur ou à l'extérieur. Tu mourras. C'est certain. Mais, en attendant, tu es encore vivant. Tu la sens, la vie ? Elle est faible, mais elle bat encore dans ta poitrine, poum, poum, elle circule encore dans tes veines, shuii, shuii, elle gigote même dans ton adn. Tu l'entends, la vie ? Elle te parle, doucement, très doucement. Elle te dit que le soleil existe encore, que tes jambes existent encore, que ton cœur existe encore. Elle te souffle aussi ceci, la vie « Bientôt, tu mourras misérable ou tu vivras grandi. »

Ou tu vivras grandi !

III - Bol plongé

*Arbre de lumière,
J'ai pris racine dans la mer avant d'être pêché par une lune d'oiseau.
Je fleuris dans le ciel, éclate les nuages et souris à la terre ;
On m'appelle le soleil des rameaux.*

Ourse Marine

Laisse-moi me délester de mon humanité.

Mon cœur est bien trop petit, mon cœur est bien trop maigre pour tenir dans le creux de sa main une bille plus grande que l'univers et plus lourde que le monde entier.

Laisse-moi me glisser loin de cette terre qui me saigne.

Loin, très loin ; loin vers la mer.

La mer !

Cette mer qui panse les plaies de mes pensées. Cette mer qui me répare, qui me polit, qui me ramène à la vie, la vraie. Cette vie que je ne parviens plus, depuis longtemps, à retrouver dans cette illusion d'humanité que l'on me sert et me ressert d'année en année.

S'il-te-plaît, laisse-moi quitter les routes foulées par les hommes.

Je ne suis déjà plus humaine

Regarde-moi.

Je suis le panda des flots tourmentés, l'ourse marine qui aspire à se noyer pour renaître dans une fleur d'écume.

Enfer

Enfer !

J'ai quitté la vie sans savoir où aller.

Diable !

Que c'est excitant d'apprendre à sillonner la brume.

L'esquif dérive dans des mers de nuages et me porte lentement au naufrage des vivants. Glisse, glisse, frêle coque de bois ! Glisse loin des affres de ces jours clairs et ensoleillés qui m'ont arraché le cœur. Glisse dans ces courants nébuleux, mène-moi loin, très loin, vers d'autres vagues et d'autres paysages ; j'ai soif d'un air qui ne me désespère, j'ai faim d'un ailleurs rêveur, vendeur d'improbable.

Rame !

Ne me lâche pas.

Barque !

Ne me trahis pas.

Je suis, moi aussi, triste flotteur d'un monde de profondeur...

Naufrage

Moi, j'prends pas de coke, je prends le large ! J' préfère troquer ma vie contre un bon naufrage.

Toutes les nuits je prends la mer,

tous les jours je bois la tasse.

Dans ma frêle coque de bois, j'rame à bout de bras. J'ai pas le bon cap, j'ai pas d'bouées, j'dérive et j'chavire dans mon esquif de vie percée. C'est mon voyage, c'est ma galère. J'ai choisi de m'enivrer de sel et d'amer, de rebondir sur les tsunamis, d'me faire ricocher sur les rochers.

Couler, j'connais pas,

renoncer, j'connais pas.

J'suis le naufrager vivant qui s'amuse à blaguer avec les ouragans. Pas de terre. Pas d'attaches. J'me suis piquée aux hauts et aux bas, je sniffe de l'aventure et je bois des poèmes. J'te l'ai dit.

J'prends pas de coke, j'prends le large...

pour voguer encore.

Vie ivre

Respire

Pourquoi veulent-ils que tu leur donnes ta raison de souffrir ? Respire. Pourquoi ne veulent-ils pas comprendre que tu es de ces âmes qui chavirent ? Bateau de chair qui vogue sur les os d'une vie tournante. Phare bouillonnant, halo rouge que la nuit existence camoufle de ses ailes tranchantes, plumes apaisantes.

Respire

Tu es cette barque embarquée par des vagues sorcières. Elles se meuvent, elles dansent, elles se lèvent et elles chantent. Des requiem, glacés mais beaux, qui frappent la coque, qui brisent les rames ; qui bercent tout en faisant mal. Qui t'illusionnent même ! Ce sont des vagues enchanteresses, pleines de rêves, pleines d'amour, pleines de tout ce qui rend la vie vivante, pétillante, frétilante ; une flamme censée percer la nuit, percer le cœur et l'illuminer tout entier. Mais tout feu brûle et toute brûlure blesse. Ce sont des vagues magiciennes, tout un feu de promesses qui fracassent le bois, qui griffent ta seconde peau.

Elles ancrent la vie dans ta chair.

Respire

Tu es cet esquif dérivant, ivre de chagrin ; les vagues t'ont ravi tes rames mais toi tu dessines des voiles de mélancolies. Tu ne peux pas couler, tu ne peux pas t'arrêter, tu ne peux pas comprendre ni te trouver. Tes voiles torturées t'empêchent de sombrer. Pour les remercier, impossible de t'en séparer ! Respire.

Respire

Et n'oublie pas

N'oublie pas que pour respirer

Il faut s'enivrer

De cet air marin

Qui couvre ces vagues à l'écume noire

Inévitables

Incontournables.

Respire

Et n'oublie pas

Le vent qui souffle sur tes voiles de vent sombres à un nom : Bonheur.

Re naïtre

Tu le savais, toi, que les phénix naissaient sous la mer ?

Ce sont des mouettes perdues dans les tempêtes. Le vent les emporte et le ciel s'écroule sur leurs ailes. Alors, elles tombent à l'eau, entraînées par un courant nouveau, celui des profondeurs.

Dans le noir, dans le froid, sans air et sans rêves, elles s'oublient

Puis elles meurent.

Elles meurent étouffées dans leur cage de sel.

Elles meurent éreintées, piégées, vidées mais de leur propre chef.

Le phénix est cet oiseau qui s'éteint pour renaître, me diras-tu.

Détrompe-toi.

Dans mon histoire, le phénix est cet oiseau qui apprend à ne pas se noyer. C'est la mouette qui accepte de devenir écume pour voler de nouveau au sommet des plus grandes vagues.

Sa mort est sa renaissance.

Sans ciel

Et sans ciel, le monde est vertige, et sans ciel, le monde croit tomber.

A quoi ressemble la mer qui brille et rayonne de nuages ? A quoi ressemble l'écume, à quoi ressemble les vagues ?

Plus de bleu turquoise, bien sûr, plus de bleu vert, plus de bleu roi ou de mer pas bleue du tout. Plus de vert d'eau, plus de blanc ou de gris d'orage. Plus de vents qui balaye la mousse, le sel et le sable. Fini, les goélands qui rient dans le mistral, fini, aussi, les tempêtes au parfum d'éclairs et aux promesses d'une liberté gonflée de courage.

Et sans ciel, la mer chavire, et sans mer, mon cœur bascule,

A quoi ressemble un cœur renversé et privé de visage ? A quoi ressemble son cri, à quoi ressemble sa flamme ?

Plus de folles soirées à compter les étoiles, bien sûr, plus de verres de pastis, plus de courses sur la plage, plus de rêves un peu fous et délirants, plus de corps qui titubent et de rires en chantant. Fini les nuits paisibles à sillonner la ville et à cueillir des feuilles de menthe dans le jardin des inconnus, fini, aussi, les journées ensoleillées et passionnées à se battre avec soi-même pour tenter de décrocher cette lune convoitée de tous et bien cachée très loin dans sa nuit.

Et sans ciel, c'est la fin du dehors, et sans ciel, c'est la fin des décors.

Corps perdu dans le noir, corps perdu sans fenêtres. Tu as des bougies dans la poitrine et des paysages dans la tête.

Et sans ciel, la vie attend seule, sans s'user...

Peut-être.

Remerciements

Anna Cornillon et Camille Henry, un grand merci pour votre soutien, pour vos conseils et pour tous ces confinements passés à distance, mais ensemble, à rire, à pleurer, à boire et à écrire. Sans vous, ce projet n'existerait pas.

Un merci tout particulier également à Sylvie Vigne pour son empathie et sa bienveillance.